

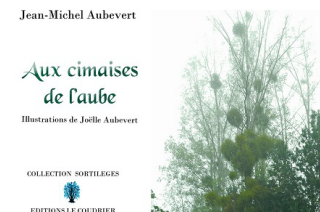
Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE



Carino Bucciarelli
Une poignée de secondes

Jean-Michel Aubevert



Aux cimaises de l'aube

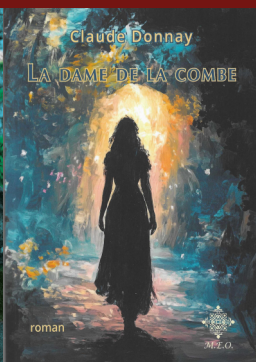
Illustrations de Joëlle Aubevert

COLLECTION SORTILÈGES
ÉDITIONS LE COUDRIER



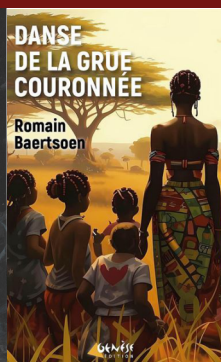
Jean-Marie CORBUSIER
Yves NAMUR

L'écrit se creuse



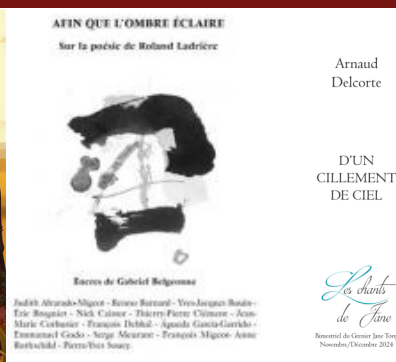
Claude Donnay
LA DAME DE LA COMBE

roman



DANSE DE LA GRUE COURONNÉE

Romain Baertsoen



AFIN QUE L'OMBRE ÉCLAIRE
Sur la poésie de Roland Ladrière

Essais de Gabriel Belgonneux

Judith Alvarado-Miguel - Enrico Bernard - Yves-Jeanne Boudin -
Télé Bouquies - Nick Calmer - Thierry-François Côté - Jean-
Marie Corbusier - François Delbail - Agnès Garcia-Garrido -
Emmanuel Gode - Serge Mourant - François Migon - Anne
Rothschild - Pierre-Yves Soucy

Arnaud
Delcorte

D'UN
CILLEMENT
DE CIEL

*Les chants
de l'été*

Roman de Gino Jan Tin
Novembre/Décembre 2024



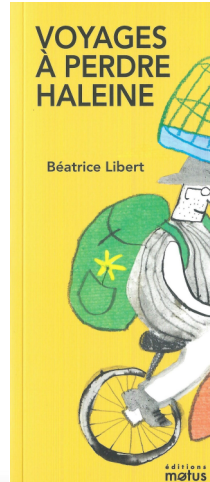
NADINE MONFIL
LES FLEURS DU CRIME DE MONSIEUR BAUDELAIRE

VERSO

Liliane Schrauwen
Errances de nuit



Ben d'once



VOYAGES À PERDRE HALEINE

Béatrice Libert

éditions
motus



L'illusion des certitudes

Daniel Charneux
Gérard Adam



Anne-Marielle Wilwerth
La haute couture de l'infime



Ben d'once

LA
BELGAILLARDE.
Illustrations & Singularités de la Gaule
belgique. Poésies en l'honneur
du Quint-centenaire de la Mort
de Jehan Le Maire de Belges,
par Jean-Loup Seban.

M.M.XXV.

SOMMAIRE

PRÉSIDENTE

MARTINE ROUHART

VICE-PRÉSIDENTS

MICHEL JOIRET

COLETTE FRÈRE

TRÉSORIER

FRÉDÉRIC BEGUIN

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

CHRISTIAN DEBRUYNE

CONSERVATEUR DU MUSÉE

CAMILLE LEMONNIER

PHILIPPE LEUCKX

ADMINISTRATEURS

ÉRIC ALLARD

ISABELLE BIELECKI

CARINO BUCCIARELLI

ARNAUD DELCORTE

SYLVIE GODEFROID

ROBERT MASSART

JEAN-POL MASSON

ALEXANDRE MILLON

YVES NAMUR

JEAN-LOUP SEBAN

ÉVELYNE WILWERTH

Editorial

par **Martine Rouhart** 3

Retrouvons-les

Moi qui n'ai pas connu les hommes de
Jacqueline Harpman

par **Maggy Gibon** 5

Le petit Cousin d'Hélène Beer..

par **Daniel Charneux** 14

**Marivaudage, Tartuffe, simenonien et les
autres ...**

par **Jean-Pol Masson** 19

Lectures 34

Activités de nos membres 61

Éditeur responsable : Martine Rouhart

Comité de rédaction : Colette Frère, Michel Joiret, Jean-Pol Masson,
Martine Rouhart, Frédéric Vinclair.

Relecture : Daniel Charneux

Mise en page et iconographie : Frédéric Vinclair

Impression : Relie-Art / Drifosett (Bruxelles)

Les opinions émises par les auteurs n'engagent qu'eux-mêmes.

Éditorial

par **Martine Rouhart**, Présidente de l'AEB

Chers Membres et Amis de la littérature,

L'automne et l'année à venir s'annoncent riches et variés : des perspectives encourageantes pour l'AEB à plus d'un titre, des projets qui vont voir le jour comme la relance prochaine de l'Espace Simenon (un espace convivial inauguré il y a peu à la Maison des Écrivains) avec de nouvelles activités, nos accueillantes Soirées des Lettres, toujours beaucoup d'enthousiasme et de volonté de toute l'équipe de l'AEB et, bien sûr, des publications dans tous les genres (romans, nouvelles, poésie, essais, théâtre, ...), vos livres.

L'on pourrait s'interroger : pourquoi écrire, surtout pourquoi continuer à écrire en ce monde troublé qui ne prête guère à se raconter des histoires ou à choisir de jolis mots ?

Il y a bien entendu les ouvrages, prose ou poésie, si nécessaires à notre conscience, qui dénoncent, combattent, plaident ouvertement pour un monde meilleur.

Et les autres ? Tous sont essentiels : les livres qui multiplient et agrandissent nos vies, ceux qui font rêver, ceux qui nous rendent meilleurs et nous poussent à voir plus haut, ceux qui épurent et apaisent les blessures, ceux qui rendent hommage au beau, au vivant, et même, à l'indispensable part de légèreté de nos vies... Tous engagent totalement leur auteur, provoquent la rencontre, ouvrent une fenêtre sur le monde et sur les autres et permettent de RÉSISTER, résister aux désastres autour de nous et aux désespérances

ÉDITORIAL

personnelles.

Non, il n'est pas certain que la littérature sauvera le monde, mais elle contribue sans aucun doute à nous préserver en tant qu'humains « pensants et ressentants » et à sauvegarder l'enchantement possible.

Vive les livres et tous ceux qui les font vivre,
merci.

Martine Rouhart
Présidente AEB

Retrouvons-les : Jacqueline Harpman, Moi qui n'ai pas connu les hommes

par **Maggy Gibon**

Alors que le monde des livres prolifère au point de troubler tout qui doit faire un choix, voilà que s'est imposé dans les vitrines une sorte d'ovni, un livre réédité 40 ans après sa parution en 1995 et en plus, ce livre n'est pas le plus connu de son autrice, Jacqueline Harpman. En effet, *La plage d'Ostende*, *Le bonheur dans le crime*, *Orlanda* pour ne citer que ces ouvrages ont suscité bien plus d'intérêt que *Moi qui n'ai pas connu les hommes*, **une fiction dystopique**.

Alors, d'où vient ce regain d'intérêt ? Qu'est-ce qui a motivé le grand retour d'une œuvre à la vie discrète ? Une fois n'est pas coutume, je dirai du bien des réseaux sociaux à qui on attribue généralement la dégradation de la communication. C'est grâce à Tik-Tok/Booktok que se sont déclarés de nouveaux lecteurs de la version anglaise. La rumeur a enflé dans un contexte favorable, à savoir le confinement provoqué par la pandémie du Covid 19. Le succès international outre-Manche et outre-Atlantique a été fulgurant et actuellement, l'œuvre est en cours de traduction dans 27 langues.

Encagées dans une cave, sous une lumière artificielle, 40 femmes sont étroitement surveillées par des gardes impassibles, munis de fouets dont ils ne se servent que pour les contraindre au calme. Leur seule occupation consiste à

préparer de la nourriture et à entretenir des vêtements usés. Leurs paroles tournent autour des **souvenirs d'un autre monde**, appelé **celui d'avant**. Que s'est-il passé avant cette incarcération et cette vie incompréhensible ? Pourquoi la mémoire fait-elle défaut sur ce qui a déclenché ce bouleversement ? Pourquoi **les force-t-on à vivre** ?

Parmi elles se trouve "la petite". C'est ainsi que les femmes appellent une adolescente particulièrement isolée, car elle n'a aucun souvenir de ce monde d'avant et ne partage donc rien avec les 39 femmes. Dans un long monologue, elle sera "**celle qui n'a pas connu les hommes**", à la fois narratrice et héroïne du récit, ne cessant de découvrir, de raisonner pour construire son identité. Consciente de sa différence, d'un corps à la puberté en pause, repliée sur elle-même, elle s'interroge sur l'amour et se heurte à la réserve des femmes qui en parlent entre elles. Elle se construit des récits focalisés sur un jeune garde qu'elle a repéré. Elle se sent à la fois inventeur du récit, narrateur et auditeur à étonner à tout prix, car ce qu'elle cherche, c'est la surprise, l'imprévu et elle va connaître cela, lors d'une sorte d'orgasme, de soulèvement intérieur. Il n'est donc plus question de demander aux femmes "leur savoir à propos de l'amour. Elle trouve pourtant une interlocutrice attentive en la personne de Théa, une femme intelligente, ex- infirmière qui la met face à sa situation : "Dans mes histoires, il y avait toujours des événements : dans ma vie, il n'y en aurait jamais. Je compris qu'elle avait raison et que les secrets de l'amour ne me concernaient pas". Dans cet absolu dénuement, la jeune fille se rend compte qu'elle vit "au sein même du désespoir. Moi, j'étais arrivée petite fille, j'étais femme, définitivement vierge, mais adulte malgré les seins inachevés et ma puberté avortée : j'avais grandi, on avait pu mesurer sur mon corps le passage du temps (...) **j'avais été une horloge : en me regardant, les femmes regardaient**

leur propre temps s'écouler...

C'est ainsi qu'elle commence à s'interroger sur le moyen de comprendre l'écoulement du temps. Pour tout repère, elle dispose des rythmes de son corps, des battements de son cœur, suivi d'un calcul mental qui intéresse les femmes. **Une brèche s'ouvre alors entre temporalité et liberté, la vie cesse d'être immobile et présente enfin quelque chose de neuf.** Ce qu'elle déteste, ce sont les habitudes qui rendent la vie stagnante.

C'est alors que se produit l'ÉVÈNEMENT. Une sirène d'alerte retentit et le gardien laisse dans la serrure son trousseau de clés pour s'enfuir avec ses collègues. "La petite" réagit au quart de tour et s'empare des clés, elle gravit "l'escalier" (notion qu'elle ne connaissait pas, elle qui n'avait jamais fait plus de vingt pas en ligne droite) et découvre le DEHORS, avec un ciel gris, des nuages, un faible vent et de "la pluie, cette eau incroyable dont j'avais entendu parler mais que je ne me figurais pas". La plupart des femmes ont peur devant ce dehors, une plaine caillouteuse couverte d'une herbe maigre, sans la moindre construction, sans la moindre route, où le seul abri est la petite bâtisse dont elles se sont évadées, elles l'appellent la "guérite". "Devant l'immensité immobile d'où ne venait aucun signe", "la petite" très excitée ose le retour à la cave pour trouver de quoi subsister. Son énergie impressionne, elle incite plusieurs femmes à explorer ces lieux interdits. Un stock de conserves et de produits surgelés leur permettrait de s'alimenter pendant des années, il y a aussi des outils indispensables pour une **nouvelle vie où le soleil apparaît.** Leur mesure du temps va désormais reposer sur les 24 heures de rotation de la terre, avec l'alternance jour – nuit et le changement des saisons... Les femmes continuent à craindre le retour des gardes mais pour "la petite", "apparus de nulle part, ils y étaient retournés et j'en étais moins étonnée que **les**

autres, qui avaient vécu dans un monde où les choses avaient du sens. Moi, je n'avais connu que l'insensé, je pense que cela m'avait rendue profondément différente d'elles, comme je m'en rendis lentement compte. Nous étions **LIBRES**. En vérité, nous n'avions fait que **CHANGER DE PRISON**."

Les femmes veulent recomposer la vie d'avant et leur première initiative est de créer des toilettes où s'isoler, occasion pour la petite de **se trouver seule pour la première fois...** "Je découvris la solitude physique qui est si banale pour l'humanité ordinaire et que je n'avais encore jamais connue. J'y pris goût tout de suite". Absolument **TOUT EST NEUF** pour elle. **Au bout de 26 jours de marche, elles repèrent une deuxième guérite. Vision infernale : la cave est jonchée de cadavres de femmes mortes, qui n'ont pu s'échapper. Le seul hommage qu'elles puissent leur rendre est la prière des morts chantée par l'une d'elles, Rosette, au soprano puissant...**

L'errance reprend et le désespoir va gagner lentement la petite troupe qui espérait trouver des villes et de la civilisation. **Incapable de croire à cela puisqu'elle ne peut se le figurer, la jeune fille tient bon.** Le décès de deux d'entre elles, l'une par suicide, les "convainc qu'il n'y a rien à trouver sur cette planète qui n'était peut-être pas la Terre " et elles décident de s'arrêter et de se fixer près d'une rivière. Tout comme elle a maîtrisé le temps, la jeune femme va s'en prendre à l'espace, en utilisant méthodiquement des matériaux de fortune pour construire quatre logements dénommés "le village", occupés par des groupes selon affinités.

La fin de la vie nomade dans une liberté devenue absurde permet davantage d'échanges, de questionnement. La jeune femme peine à exprimer ses émotions, mais avec Théa, le courant passe. Elle bute sur une question : comment

s'explique le blocage de sa maturation sexuelle ? Quel rôle ont joué Les conditions de détention et l'isolement par rapport aux hommes ?

Soucieuses de leur avenir, les quatre plus jeunes femmes partent en expédition à la recherche d'un site plus favorable. Un chantier se crée, où l'ingéniosité est débordante. Après avoir utilisé la pierre et le bois, il est question de cuire des briques... pour dresser dix maisons. La plupart des femmes s'y sont installées en couples mais peu à peu, le désœuvrement s'installe et avec lui, la désespérance et le vieillissement. **“Nous avons survécu à la prison, à la plaine, à la perte de toute attente : les femmes découvriraient que survivre n'est jamais que reculer le moment de mourir.** Elles continuèrent à se nourrir, à boire, à dormir (...) la mort se remit à l'œuvre “

“ La jeune” acceptera d'exécuter le geste enseigné par Théa, à savoir libérer ces femmes de leur vie absurde en enfonçant avec précision un couteau dans la poitrine pour atteindre le cœur. La cérémonie de la mort se répétera... **“Quand avions-nous su que nous n'avions pas d'avenir ? “** (...) Théa la met en garde : “Tu sais que tu resteras seule. Comment vivras-tu ? “ Pour réponse : “Je repartirai. **Je chercherai encore.** Moi, je ne me serais jamais arrêtée, mais je voyais bien que les autres n'en pouvaient plus”.

Stoïque, elle accompagne les derniers moments de la dernière femme et la met cérémonieusement en terre. La voilà seule pour repartir et elle compte à nouveau. Cette fois, ce sont ses pas. “Mes battements de cœur avaient été mon unité de temps, les pas seraient mon unité de longueur. J'évaluerais les distances en temps de marche, mais je devais marcher de façon très régulière. Qu'est-ce qui l'arrêtera, maintenant qu'elle est seule et connaît une complète liberté. Elle poursuit sa course, de guérite en guérite et se rend compte que dans toutes les caves, elle trouve la même chose, **y compris côté**

gardiens. Elle revoit son jugement sur ces derniers. “Si eux aussi avaient été tenus dans la même ignorance que les détenus ? **Astreints à une tâche dont on ne voulait pas qu’ils la comprennent** ? Si, en mettant la même chose dans toutes les caves, **ceux qui dirigeaient l’affaire veillaient à supprimer toute information pour eux comme pour nous** ?” Cette nouvelle question l’électrise. Les gardiens ne seraient-ils qu’une autre sorte de victimes ?

Après un an de marche vers le soleil levant, elle distingue enfin ce qu’elle identifie comme “une route”. Au bout de la pente, il y a un véhicule que les femmes appelaient “autobus”. Y pénétrant, elle découvre 23 squelettes, vêtus de l’uniforme des gardiens. Curieuse, elle passe au crible ce qu’elle trouve et n’a jamais vu : vêtements, papiers, rasoir, livres De toute évidence, la mort les a surpris assis dans l’autobus. Elles ont été les seules à se sauver et eux, ont-ils été les seuls à se trouver exposés ? Y avait-il un sens à tout ça ? Elle passe trois jours à enterrer les squelettes, car, “quoi qu’il nous soit arrivé, nous étions de la même race, celle qui honore les morts”. Quant aux livres, c’est le même qui a été distribué à chacun des hommes, c’est un *Manuel abrégé de jardinage*. Elle ressent intensément “le poids de l’inexplicable, de la vie, **de cet univers dont j’étais l’unique témoin**”. Après cinq jours, elle reprend son cheminement jusqu’à trouver une xième guérite où se reposer et au cours d’un rêve, elle connaît à nouveau “ce soulèvement”, ce plaisir qui l’avait envahie dans la cave, à l’époque de ses récits secrets. “**Sa ténacité à vivre**” la pousse à continuer, d’autant qu’elle dispose maintenant d’un livre et qu’avec son esprit logique, elle peut tirer de ce “Manuel de jardinage” l’abc pour apprendre à lire et écrire. De même, elle réussit à élaborer une cartographie des lieux parcourus en les dessinant sur le sol avec des cailloux, ce qui lui permet de comprendre l’ordre selon lequel les guérites ont été disposées.

La curiosité, un sens aigu de l'observation, la volonté de comprendre et une belle intelligence soutiennent cette marche qui a pris lentement du sens... jusqu'à la découverte d'un étrange amas de pierres. Elle s'affaire à les dégager et finit par découvrir "un lieu souterrain, un lieu étranger aux caves, qui avait été conçu pour le plaisir de celui qui y vivrait. Dissimulée, construite sous terre, ceci était une maison. **J'étais devant le passé de l'humanité**". Elle découvre à la fois confort sanitaire et culinaire, livres (un traité d'aéronautique, Shakespeare, Dostoïevski...), miroir... Il lui permet de faire connaissance avec elle-même et de se donner un âge. "Je devais avoir 14 ou 15 ans quand nous sommes sorties et c'est 23 ans plus tard que la dernière femme est morte. J'ai marché deux ans avant d'arriver dans ce lieu... donc, j'avais un peu plus de 40 ans..." Elle ne cesse de s'interroger mais se rend compte de l'inanité de son questionnement car elle prend, plus que jamais, la **conscience aiguë de sa solitude**, de "**cette liberté vide où elle a passé sa vie**". Mais, comme elle a trouvé du papier, elle entreprend un récit et continue à espérer que ses mots trouveront un lecteur. " S'il vient, il les lira et j'aurai un temps dans sa tête. Il aura mes pensées en lui : lui et moi ainsi mêlés constituerons quelque chose de vivant, qui ne sera pas moi, puisque je serai morte, et qui ne sera plus lui tel qu'il était avant la lecture, puisque mon histoire, ajoutée à son esprit, fera désormais partie de sa pensée..."

Pour évoquer ce roman de Jacqueline Harpman, j'ai choisi d'utiliser souvent son texte, tant j'ai été fascinée par **la force d'une langue simple**, intense, logique, en osmose avec le dépouillement des lieux traversés inlassablement par une héroïne aux prises avec le temps et l'espace. "Celle qui n'a pas connu les hommes" a pour elle une formidable énergie qui lui permet de refuser **un destin dont elle réussit partiellement à se libérer, à s'émanciper** mais dans son extrême lucidité, elle

reconnaît combien elle souffre de la solitude. “Si quelqu’un me parlait, il y aurait du temps, le début et la fin de ce qui me serait dit, le moment où je réponds, les paroles suivantes. **La moindre conversation fait naître le temps.** Peut-être ai-je essayé d’en créer en écrivant ces pages : je les commence, je les remplis de mots, je les empile et **je n’existe toujours pas puisque personne ne les lit.** Je les destine à je ne sais quel lecteur qui n’arrivera probablement jamais – **je ne suis même pas sûre que l’humanité ait survécu à l’événement mystérieux qui a décidé de ma vie**”.

Quelle superbe manière de dire **combien la communication, par quelque canal que ce soit est le propre du vivant, de l’humain. Ceux qui ont organisé cette mise à l’arrêt du monde avaient-ils sciemment recouru à ce piège ?**

Contrairement aux autres femmes résignées et restées dans le regret du monde d’avant, l’héroïne que nous n’avons connue que sous le nom de “la petite” a d’emblée voulu vivre, elle n’a cédé devant rien et a maintenu sa force jusqu’à sa propre mort. Avec le titre choisi par Jacqueline Harpman pour nous entraîner dans son récit, est soulignée la fatalité physique qui a pesé sur l’héroïne, isolée du monde et tenue à l’écart des hommes (dans la double acception du terme). Son corps si vaillant finira par la lâcher et un cancer l’atteindra dans sa féminité.

En ce qui concerne la dystopie, nous ne recevons guère d’informations sur le pouvoir à l’origine de ce monde vide, silencieux, où l’énergie électrique a étrangement été maintenue. Les gardiens sont autant les victimes du mystérieux pouvoir que leurs prisonnières. La maison souterraine semble attendre les bagages d’un occupant qui n’est jamais venu... **Le mystère ne sera jamais levé.** Et voilà qu’en tant que lecteurs, nous qui sommes supposés répondre au dernier espoir à la

narratrice, nous voilà envahis par l'**angoisse**: pouvons-nous faire confiance à un monde où l'intelligence a réussi à se créer une annexe artificielle, où le lobby des énergies fossiles fait fi de l'équilibre biologique, où drones et missiles pleuvent sur des états où la notion de droit disparaît ? Ne sommes-nous pas extrêmement vulnérables ? Avons-nous quelque possibilité de réagir ? Le cas de cette jeune femme qui refuse d'être assignée à son destin devrait retentir en nous comme une alerte, comme un appel à la vigilance, voire à l'insoumission civile... Le succès contemporain de ce récit ne s'expliquerait-il pas aussi du fait que cette errance quasi épique soit vécue par des femmes modestes, souvent lucides et capables de résister à un absurde et infernal huis-clos en plein air ? Ne pourrait-on y voir une figuration de l'enfermement systématisé de la condition féminine dans de nombreux pays, comme en Afghanistan ? Pour son originalité, pour son analyse étonnante et pertinente de ce qui fait l'humain, ce retour en force de l'œuvre de J. Harpman se justifie pleinement.



Le petit cousin d'Hélène Beer, source inconnue d'une Nouvelle du Grand Possible de Thiry ?

par **Daniel Charneux**

Hélène Horowitz (1914-1975), née à Anderlecht le 10 mars 1914, prend le nom de son second mari, Edgar Beer, après son mariage en 1942. C'est sous ce nom d'usage, Hélène Beer, qu'elle signera tous ses textes. Emprisonnée près d'un an à la caserne Dossin comme juive, libérée en septembre 1944, elle rédige un premier roman, *Salle 1*, imprégné de cette expérience, qui reçoit en 1946 le «prix du prisonnier politique».

En 1953, elle remporte sur manuscrit le prix Hubert Krains, décerné par l'AEB à un auteur de moins de quarante ans pour *Les Enfants de Judith*, que Plon publiera en 1957. Ce roman lui vaudra de bonnes recensions, particulièrement, dans la page littéraire du *Soir*, celle de Jean Mogin.

À la même époque, elle donne régulièrement des nouvelles à diverses revues francophones (Suisse, Canada) mais aussi à des journaux belges comme *Le Soir* ou, plus fréquemment, *La Dernière Heure*. C'est ce quotidien qui publie, le 12 janvier 1954, *Le petit Cousin*.



Hélène Beer, *Salle 1*.
Bruxelles : Charles
Dessart éditeur, 1946
(Coll. AEB, n°657).

Richard présente une malformation cardiaque congénitale qui restreint considérablement son espérance de vie : « Sa vie était suspendue à un fil, mais le fil pouvait tenir. » Il a douze ans et le fil tient toujours. Ses parents apprennent que le

docteur Allison, à Vancouver, réalise «des cures miraculeuses». Ils décident de partir, aiguillonnés par cet espoir. Comme ils ne sont pas riches, ils vendent tout ce qu'ils possèdent et embarquent à Southampton. Son cousin Marc, le fils du narrateur, offre à Richard un numéro de la « Revue des Jeunes ». Richard, rayonnant, confie que son père l'y a abonné pour deux ans : « J'écirai des lettres au "Courrier de la Revue". On me répondra par la voie du journal. »

Le voyage se déroule sans encombre. Au bout de quelques semaines, le nom de Richard figure dans le courrier de la revue. On le remercie d'avoir écrit à propos des Montagnes Rocheuses.

Deux mois plus tard, le narrateur apprend la mort du petit cousin. Le lendemain, Marc ouvre la « Revue des Jeunes » et pousse un cri. Le narrateur lit dans la page du Courrier : «Richard D., Vancouver. Tu as bien de la chance de vivre dans un si beau pays. Continue à nous écrire.»

Ce bref récit émouvant me rappelle à plusieurs égards la première des *Nouvelles du Grand Possible* de Marcel Thiry, *Distances*.

L'allusion à Vancouver, bien sûr, semble un clin d'œil au vers fétiche de 1924 : « Toi qui pâlis au nom de Vancouver ».

L'incipit (« Mon petit cousin est parti loin, très loin, à l'autre bout du monde ») fait songer au voyage de noces qui conduit Désirée, la fille de M. Cauche, « à Santa Barbara, sur la côte de Los Angeles ». Vancouver et Los Angeles, deux villes sur l'océan Pacifique, « à l'autre bout du monde ».

Mais surtout, le dénouement de *Distances* est comparable à celui du *petit Cousin* : dans celui-ci, les parents restés au pays reçoivent d'abord via la « Revue des Jeunes » une « preuve de vie » de Richard puis, le lendemain de sa mort, cette réponse adressée à lui comme s'il était encore vivant : « Richard D.,

Voici la réaction de Louis Gemenne :

« Les rapprochements sont interpellants ; aucun risque, bien sûr, à les souligner à titre d'hypothèse. Quant à parler de «source», si on se soucie d'étayer l'hypothèse, plusieurs pistes de recherche(s) s'ouvrent, ainsi :

- en mettant “sources” de Distances au pluriel, distinguer ce qui relève de la biographie et ce qui relève des lectures : par exemple, Lise Thiry déclare dans le tiré-à-part *Marcel Thiry, sa vie, son œuvre, son époque* (éd. J. Antoine, 1966) sous l'année 1958 : “Reçoit des cartes de Lise qui est en Californie, et en conçoit l'idée de *Distances*.”

- voir s'il est possible de dater précisément la composition de *Distances*, de toute façon antérieure à la publication dans *Audace* ; de même, les deux personnes, Hélène Beer et Marcel Thiry ont-elles été en contact, même épistolaire ?

- en toute occurrence, il faudrait :

- o consulter la bibliographie critique de *Distances* (voir en particulier le numéro de *Textyles* consacré à Thiry prosateur) ainsi que l'une ou l'autre contribution biographique, notamment les souvenirs de *Marcopolette* ;

- o à noter surtout, dans le Fonds Thiry de la Bibliothèque Ulysse Capitaine, les boîtes répertoriées “I/A œuvres de M. Thiry : Nouvelles du grand possible 16 et 16bis”, dont l'inventaire contient ce qui suit :

- 16a *Distances* [carnet manuscrit / manuscrit (chapitre I incomplet) Titre : *En même temps : Distances*]

- 16b *Distances* (3 tapuscrits)

- 16c *Distances* (Epreuves + 1 avis + 1 lettre de Thiry + Affiche Gift - film - productions + 2 brouillons.

- 16d Projet d'adaptation pour la télévision + correspondance.

Ceci dit, je n'ai pas consulté ces boîtes et je me borne à retranscrire l'inventaire ; par contre, s'il est correct, il y a sans

doute matière à une intéressante étude génétique. »

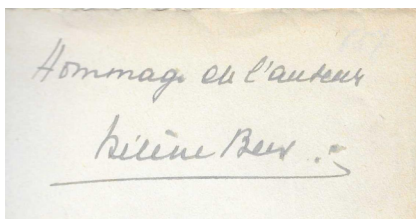
Laurence Boudart également a eu la gentillesse de me répondre :

« Je te remercie pour ton message et pour ce texte. Tu as mis le doigt sur une "coïncidence" qui mériterait, à tout le moins, d'être creusée. Les pistes évoquées me semblent pertinentes : datation du manuscrit de Thiry, possibles échanges entre les deux auteurs... J'ajouterais ceci, mais qui est encore plus difficile à prouver, sauf s'il y en a trace dans leurs archives. J'ai déjà constaté chez plusieurs auteurs, surtout les nouvellistes ou les adeptes de formes courtes, une propension à collectionner des articles de faits divers comme potentielles sources d'inspiration. C'est le cas chez Thomas Owen, par exemple. Beer et Thiry auraient-ils lu le même "fait divers" dans un journal, qui aurait raconté une histoire dont ils se seraient ensuite, l'une et l'autre, inspirés ?

Dans tous les cas, le sujet que tu soulèves me semble intéressant et digne d'être creusé. »

Je tiens à remercier Laurence et Louis pour les pistes qu'ils me proposent. Certes, il ne s'agit peut-être là que d'une coïncidence... Certes, c'est « grandement possible ». Mais l'hypothèse mérite d'être creusée, oui. Je m'y attellerai peut-être quelque jour. À moins que ce petit article donne à l'un ou l'autre chercheur le désir d'aller un peu plus loin dans l'éclaircissement de ce mystère...

Envoi d'Hélène Beer
sur l'exemplaire de
Salle 1 conservé à
l'AEB.



Hommage de l'auteur
Hélène Beer

Marivaudage, Tartuffe, simenonien et les autres – Auteurs et personnages dans le langage courant

par **Jean-Pol Masson**

« Nombreux sont dans cette catégorie [noms propres devenus noms communs] les noms de personnages pris aux œuvres littéraires et qui sont devenus des types génériques, d'*Harpagon* à *Gavroche*, en passant par *Pipelet* et *Prudhomme*. »

Ferdinand Brunot, *La pensée et la langue*.

Le français comporte une série de substantifs, d'adjectifs, de verbes et d'adverbes venant directement de noms d'auteurs, de personnages littéraires ou d'œuvres de cette nature. Il s'agit très généralement d'écrivains de langue française et de personnages de leurs œuvres, mais pas uniquement, nous le verrons.

Comme il n'existe aucun lien logique entre ces divers mots, je les envisagerai dans leur ordre alphabétique, non sans avoir préalablement pris la précaution (oratoire, si j'ose dire) usuelle lorsqu'on se livre à un exercice de ce genre, à savoir que l'exhaustivité ne saurait être garantie. J'ajoute que j'ai délibérément omis les adjectifs, d'un emploi purement littéraire, qui se bornent¹ à renvoyer à la personne, à l'œuvre ou au style de l'écrivain, comme *baudelairien*, *claudélien*, *flaubertien*, *lamartinien*, *larbaldien*,² *moliéresque*, *racinien*, *rimbaldien*, *sartrien*, *verlainien*.

1. Étant entendu que la limite est parfois difficile à établir et que, partant, certaines omissions auxquelles j'ai procédé pourront être contestées par d'autres.
2. De Valéry Larbaud.

Anabase. – Le célèbre ouvrage de Xénophon est devenu un nom féminin, avec l'acception d'expédition militaire (*Trésor*

de la langue française). Un poème de Saint-John Perse est intitulé *Anabase*, mais c'est sans référence à Xénophon ni au sens d'expédition militaire. Ce titre, « pris dans son sens étymologique, signifie à la fois “montée en selle” et “expédition vers l'intérieur” »³.

3. Saint-John Perse, *Œuvres complètes*, bibl. de la Pléiade, 1972, p. 1108. Les notes figurant dans ce volume sont de Saint-John Perse lui-même.

Arlequin. – Ce personnage de la comédie italienne désigne un bouffon, un « homme changeant fréquemment d'attitude, d'opinion, surtout en politique » (*Trésor*, qui l'indique comme employé dès 1762 par Jean-Jacques Rousseau, avec le sens d'opportuniste).

Balzacien. – Ledit adjectif, quand il ne renvoie pas purement et simplement à notre auteur ou à son œuvre, signifie « qui ressemble aux personnages de Balzac ou qui en rappelle les caractères », selon le *Trésor*, qui en relève un bel emploi par Barrès : « L'intéressant d'un Portalis, ce qui lui compose d'abord une figure balzacienne, c'est qu'il possède un beau nom, de la fortune, du tempérament, tout ce qu'on peut trouver dans un berceau, et que pourtant... sa destinée le mène en correctionnelle, à la ruine et au déshonneur » (*Les Déracinés*, 1897).

Bécassine. – L'héroïne de la bande dessinée créée en 1905 dans *La Semaine de Suzette* par Jacqueline Rivière et Émile-Joseph-Porphyre Pinchon, a donné naissance, en 1944, à un nom commun⁴ désignant une femme ou jeune fille niaise (Robert).

4. À dire vrai, ce nom existait déjà, depuis le XVI^e siècle, mais dans un tout autre domaine, la bécassine étant un oiseau échassier, « plus petit que la bécasse, et qui a un long bec » (Furetière).

Bible. – Depuis le XVI^e siècle, ce vocable désigne un texte important, faisant autorité, dans quelque domaine que ce soit. Dans l'argot des voleurs, il s'applique, de façon péjorative, à des papiers divers, sans valeur (*Trésor*).

Bovarysme. – *Madame Bovary* paraît en 1857 et le vocable *bovarysme* suit dès 1865, sous la plume de Barbey d'Aurevilly (*Trésor*). Jules de Gaultier, philosophe (1858-1942), auteur d'un ouvrage intitulé *Le Bovarysme* (1902), définit celui-ci de la façon suivante : « faculté déparée à l'homme de se concevoir autre qu'il n'est en tant que l'homme est impuissant à réaliser cette conception qu'il se forme de lui-même » (cité par le *Trésor*). Robert est plus accessible : « évasion dans l'imaginaire par insatisfaction ». Le *Trésor* mentionne deux dérivés, rares : *bovaryque* (Gaultier) et *bovaryser* (Larbaud).

Célimène. – « Rôle de grande coquette dans une comédie ; Femme, d'esprit, coquette et séduisante, qui entend avoir tous les hommes à sa dévotion sans leur accorder quoi que ce soit » (Robert, 1866⁵).

Cendrillon. – L'attachante héroïne de Perrault a donné son nom à une jeune fille chargée des travaux domestiques pénibles (Robert, 1697).

Chérubin. – Ce vieux mot (XI^e siècle), qui désignait initialement un ange, puis un bel enfant, s'est appliqué ensuite, par allusion au personnage du *Mariage de Figaro*, à un « bel adolescent, encore engagé dans la timidité et dans l'espièglerie de l'enfance, mais ayant déjà un peu de la hardiesse de l'homme » (*Trésor*).

Cicéron. – Fort peu utilisé, ce nom commun s'applique, vous ne serez guère étonnés, à un orateur éloquent. Le *Trésor* indique une série de dérivés, tout aussi peu employés : *cicéronien* (qui rappelle la manière de Cicéron), *cicéronage* (propos grandiloquents – on le rencontre chez les Goncourt),

5. La date figurant à côté du nom d'un dictionnaire n'est pas celle de la parution de cet ouvrage mais celle que celui-ci donne à l'apparition du mot.

cicéronerie (affectation du style de Cicéron), *cicéroniser* (imiter la langue ou le style de cet orateur – Anatole France y recourt).

Cornélien. – En dehors des acceptions qui renvoient à la personne, à l'œuvre ou au style de Pierre Corneille, cet adjectif (déjà apparu en 1657, avec la graphie *corneillien*) « se dit d'une situation caractérisée par un dilemme, un conflit entre le sentiment et le devoir » (Robert, 1764).

Courtelinesque. – « Qui présente les caractères de l'œuvre de Courteline, d'un burlesque mêlé d'amertume » (*Trésor*, 1942). On rencontre aussi – rarement – *courtelinade*, nom qui désigne une pièce où l'on retrouve les caractéristiques du théâtre de notre auteur (*Trésor*, 1947). Les deux termes sont postérieurs au décès de Courteline (1858-1929).

Dantesque. – « Qui a le caractère sombre et sublime de l'œuvre de Dante » (Robert, 1828).

Don Juan. – Don Juan est surtout connu par la pièce éponyme de Molière (1665), mais le personnage est bien plus ancien, remontant à la *Chronique de Séville* (XIV^e siècle), puis repris par Tirso de Molina, dans *Le Trompeur de Séville* (vers 1625). Il n'empêche que c'est la comédie de Molière qui a donné naissance au nom commun désignant un « séducteur sans scrupule qui se fait un jeu de conquérir les femmes qu'il approche » (Robert, 1814).

Le mot possède une série de dérivés, cités par Robert : *donjuanisme* (1864), *donjuanerie* (XIX^e siècle), *donjuanesque* (1841), *donjuaniser* (1837). Littré donne le seul dérivé *donjuanique*. Pour *donjuanisme*, qu'il me soit permis de reproduire, à la suite de Robert, ce beau passage de Proust : « Swann ayant pris à l'aristocratie cet éternel donjuanisme qui, entre

deux femmes de rien, fait croire à chacune que ce n'est qu'elle qu'on aime sérieusement » (*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*).

Don Quichotte. – Pour Robert, un *don Quichotte* est un «homme généreux et chimérique qui se pose en redresseur de torts, en défenseur des opprimés». Il situe l'apparition de ce mot en 1795, sous la plume de l'homme politique Gracchus Babeuf : « Les Don-Quichottes de la royauté, en combattant pour elle, s'y sont pris avec quelqu'adresse pour donner le change aux farouches républicains. » Et voici Béranger, chez Littré : « Dons Quichottes de l'arbitraire, Allons, morbleu, de la valeur ! »

Ici aussi, nous rencontrons des dérivés. *Donquichottesque* est daté de 1902 par Robert, qui mentionne toutefois un emploi isolé en 1887 chez Jules Laforgue. Paradoxalement, le dérivé *donquichottisme* est plus ancien que le recours à *don Quichotte* comme nom commun. Robert le situe en 1789 et en relève même une utilisation en 1738.

Dulcinée. – Nous restons ici dans l'univers de *Don Quichotte*, où le héros est épris de Dulcinée du Toboso. Le prénom de cette belle dame est devenu un nom commun désignant la femme qui fait l'objet d'une passion romanesque, ou, tout simplement, une fiancée ou une maîtresse (Robert, 1718).

Évangile. – Par extension, ce nom, devenu commun, s'est mis à désigner un texte fondamental, en doctrine ou en philosophie, par exemple (Robert, 1792).

Figaro. – Ce vocable s'applique à un domestique intelligent et adroit, mais peu scrupuleux (*Trésor*, 1828 ; Littré). Robert

ajoute, à bon droit, selon moi : « mais sympathique ». La signification de coiffeur apparaît en 1867 (*Trésor*). Il existe un adjectif dérivé, *figaresque* (*Trésor*, 1881), fort peu usité, à ma connaissance.

Gargantua. – Sans surprise, ce substantif désigne un gros mangeur (Robert, 1802).

Gargantuesque. – Pas de surprise non plus, cet adjectif qualifie ce qui est digne de Gargantua (Robert, 1836).

Gavroche. – Ce personnage des *Misérables*, roman publié en 1862, donne naissance à un nom commun dès 1866 : « gamin de Paris, gouaillieur, malin et brave cœur » (*Trésor*, qui indique trois dérivés : *gavrochien*, *gavrochard*, *gavrochiser* [hapax chez Gyp]).

Gidien. – Cet adjectif a acquis, du vivant encore de Gide (1869-1951), la signification de « qui est propre à Gide, qui porte l’empreinte de sa pensée ou de son art » (*Trésor*, 1923). On rencontre aussi *gidiste*, *gidiser* et *gidisme*.

Harpagon. – Le personnage de Molière est devenu un substantif appliqué à une personne fort avare (Littré, *Trésor*, Robert). Il a droit de cité dans le dictionnaire de l’Académie depuis 1878, mais il apparaît dès 1696 sous la plume de Marie-Jeanne L’Héritier de Villandon, poétesse, romancière et autrice de contes de fées (1664-1734) (Robert). Balzac recourt au dérivé *harpagonnerie* (*Trésor*, Robert), cependant qu’en 1900 Léon Bloy, dans son *Journal*, crée le féminin *harpagonne* (*Trésor*).

Homérique. – Cet adjectif en est arrivé, par extension, à

l'acception de « qui présente le caractère extraordinaire, fabuleux, démesuré de scènes décrites par Homère » (*Trésor*, qui situe l'apparition de ce sens en 1825, particulièrement dans l'expression *rire homérique*).

Hugolien. – M'écartant de ma ligne consistant à ne pas retenir les adjectifs qui se bornent à renvoyer à l'œuvre ou au style d'un écrivain, je mentionne *hugolien* parce que je ne résiste pas au plaisir de vous donner cette citation de Thibaudet (*Histoire de la littérature française*) : « Il y a un culte lamartinien, il n'y a pas de culte hugolien, mais une pompe hugolienne » (cité par Robert, qui indique une variante péjorative : *hugolesque*).

Lolita. – L'héroïne de Nabokov désigne une nymphette, de façon plus explicite une « très jeune fille, adolescente à l'air faussement candide qui suscite le désir des adultes par l'image d'une féminité précoce » (Robert, 1983). Toréador, prends garde !

Lovelace. – Il s'agit d'un séducteur, d'un don Juan, apparaissant dans un roman, *Clarissa Harlowe*, de Samuel Richardson, paru en 1749 et qui a rencontré un tel succès que le personnage est passé dans la langue courante dès la fin du XVIII^e siècle (Robert ; Littré, qui donne aussi le sens de « débauché de mauvais ton », de « fat »).

Maritorne. – Encore un emprunt à *Don Quichotte*, où nous rencontrons une servante repoussante de ce nom. Une *maritorne* est une « femme laide, malpropre et désagréable » (Robert, 1798). C'est très vieilli.

Marivaudage. – Le *marivaudage* est originairement le «

style où l'on raffine sur le sentiment et l'expression, et qui a été ainsi nommé d'après les qualités et les défauts de Marivaux » (Littre). À cette acception s'est ajoutée celle d'« attitude, propos d'une galanterie délicate, recherchée, subtile, en particulier dans le domaine amoureux » (*Trésor*). En 1760, soit encore du vivant de Marivaux (1688-1763), Diderot recourt à ce terme dans le sens donné par Littré⁶. Le deuxième sens se rencontre à partir de 1812 (*Trésor*).

6. F. Brunot, *Histoire de la langue française*, t. VI, p. 1306.

Marivauder. – Ici aussi, il existe un sens originaire et une acception plus récente. Initialement, notre verbe signifie « imiter les raffinements de Marivaux » (Littré). Puis est venue se joindre celle de « tenir ou échanger des propos, en particulier dans le domaine amoureux, d'une galanterie délicate et recherchée » (*Trésor*). Le sens initial est présent chez Diderot en 1760, comme pour *marivaudage*⁷. L'autre sens se rencontre à partir de 1838, chez Balzac (*Trésor*).

7. Brunot, op. cit., t. VI, p. 1312.

Matamore. – Ce faux brave, bravache, fanfaron, est arrivé dans notre langue en 1630. Il nous vient de Matamoros⁸, personnage de la comédie espagnole se vantant de ses exploits contre les Maures (*Trésor*). Deux dérivés : *matamorer* et *matamoriser*.

8. Littéralement : tueur de Maures.

Nana. – Diminutif d'Anna, véritable prénom de l'héroïne de Zola, *nana* désigne soit une prostituée, une concubine de souteneur (*Trésor*, 1949), soit, de façon beaucoup plus usuelle, n'importe quelle femme, de manière familière certes, mais en dehors de toute connotation péjorative (*Trésor*, 1952).

Odyssée. – Cette épopée est devenue un substantif désignant soit le récit d'un voyage mouvementé (1798, chez Paul-Louis Courier), soit – c'est l'acception de loin la plus

courante de nos jours – un tel voyage ou une suite d’aventures ou d’événements imprévus (*Trésor*, 1818, chez Charles Nodier).

Pantagruélique. – Créé par Rabelais lui-même, cet adjectif possède originellement le sens de « relatif au personnage de Pantagruel » (*Trésor*). Plus tard, il se met plus précisément à évoquer le gigantisme ou l’appétit de Pantagruel (*Trésor*). Si les dérivés *pantagruélisme* et *pantagruéliser* sont de Rabelais, en revanche *pantagruéliquement* (1838) et *pantagruélesque* (chez Flaubert) sont postérieurs (*Trésor*).

Pipelet. – Apparu en 1854 avec le sens de « concierge » et ayant acquis en 1921 celui de « bavard », cet adjectif, quasi exclusivement utilisé au féminin, *pipelette*, nous vient d’un sieur Pipelet, concierge dans un roman d’Eugène Sue, *Les mystères de Paris* (1842-1843) (*Trésor*).

Polichinelle. – Ce héros de la comédie italienne a donné naissance à un substantif désignant soit une « personne qui se plaît à faire ou à dire des bouffonneries en société », soit une « personne ridicule par son allure physique ou son comportement » (*Trésor*, 1798).

Proustien. – Faisant à nouveau exception à ma règle de sélection, je fais figurer ici *proustien* en raison du caractère très détaillé de la définition qu’en donne Robert et qui mérite de vous être soumise : « De Proust, propre à son œuvre, caractérisée par la finesse de l’analyse psychologique, la perfection complexe⁹ de la forme, l’évocation d’un monde délicat et suranné, etc. »

9. En effet.

Prudhomme. – Nous avons ici affaire à un vieux mot, que le

dictionnaire de Furetière (1690) mentionne avec le sens ancien d'homme sage, prudent et expérimenté, le lexicographe ajoutant qu'aujourd'hui on ne l'emploie plus « qu'odieusement, en parlant d'un vieillard, d'un bon homme qui vit à l'ancienne mode ». Notre substantif a, indépendamment des conseils de prud'hommes (juridictions du travail dont le nom a été modifié en Belgique mais a subsisté en France), retrouvé une nouvelle vie grâce au personnage de Joseph Prudhomme, bourgeois médiocre et vaniteux, créé par Henri Monnier en 1852. *Prudhomme* sera employé comme nom commun dès 1866, pour désigner un tel type de bourgeois, par Zola et par Flaubert (*Trésor*). De là viennent le substantif *prudhommerie* et l'adjectif *prudhommesque*.

Rabelaisien. – Nom ou adjectif destiné à « qui a la gaieté libre et truculente, parfois cynique et grossière, que l'on trouve chez Rabelais » (Robert, 1830). Ainsi, Théophile Gautier trouvait chez Scarron « une liberté de langage toute cynique et toute rabelaisienne » (cité par Robert).

Renard. – Le mot désignant le rusé animal vient du héros du *Roman de Renart*, œuvre dont la composition, due à plusieurs auteurs, s'étend sur la seconde moitié du XII^e siècle et la première moitié du XIII^e. Le retentissement du *Roman de Renart* a été tel que, dès le XIII^e siècle, *renart* ou *renard* supplante *goupil*, que Furetière, en 1690, qualifie de « vieux mot français ». Ajoutons que *renart* lui-même vient de *reginhart*¹⁰, mot qui n'appartenait pas au vieux français, mais à une langue plus ancienne, le francique, langue germanique parlée par les Francs établis en Gaule du Nord (Littré, Robert, *Trésor*).

10. Formé sur *ragin*, conseil, et *hart*, dur.

Rossinante. – D'après le cheval de don Quichotte,

Rocinante (dont le nom a été altéré sous l'influence du français *rosse*), *rossinante* désigne un « mauvais cheval, maigre et poussif » (Robert, 1718). Ce n'est plus guère en usage.

Rousseauiste. – Ce mot, substantif (1912) et adjectif (1927), s'applique à un adepte, un disciple de Jean-Jacques Rousseau (*Trésor*). Un dérivé : *rousseauisme*. Un synonyme péjoratif : *roussiste* (Léon Daudet, cité par le *Trésor*).

Scapin. – Il s'agit, vous l'aurez deviné, d'un fourbe, d'un intrigant (Robert, qui date cet emploi du début du XVIII^e siècle, sous la plume de Saint-Simon).

Sganarelle. – Sganarelle est le nom d'un personnage dans plusieurs pièces de Molière : *Sganarelle ou le Cocu imaginaire*, *Dom Juan*, *Le Médecin malgré lui*, *L'Amour médecin*, *Le Médecin volant*, *L'École des maris*, *Le Mariage forcé*. C'est sans doute en référence à *Dom Juan*, comédie dans laquelle Sganarelle est un valet, que Balzac écrit que « Nos parvenus d'aujourd'hui sont des Sganarelles sans places qui se sont mis en maison chez la France ! » (cité par le *Trésor*, v^o Maison). De même, Henri Vincenot, traitant de ceux qui œuvrent sur les locomotives à vapeur, qualifie le chauffeur, par opposition au mécanicien, de « chauffeur-sganarelle » (*La Vie quotidienne dans les chemins de fer au XIX^e siècle*, 1975). En toute hypothèse, le mot a donné naissance à un dérivé, *sganarelliser*, qui signifie cocufier, par référence à une autre pièce, que vous identifierez sans trop de problèmes, me semble-t-il (Robert, 1934).

Shakespearien. – « Qui évoque l'univers du théâtre de Shakespeare ». Le *Trésor*, qui donne cette définition, indique que le mot est apparu comme substantif en 1778, puis comme

adjectif en 1784. Ce dictionnaire cite un emploi par les Goncourt : « Il était, ainsi, fantastique, idéal, shakespearien, de l'Hoffmann mêlé à du Balzac ».

Simenonien. – Absent du *Trésor* et du dictionnaire de Robert, cet adjectif n'en est pas moins employé par divers auteurs (voy., sur Internet, le site *La langue française*), avec parfois la simple signification « de Simenon », parfois aussi en se référant à la fameuse atmosphère présente dans maints romans de notre célèbre compatriote. Ainsi, Jean-Paul Kaufmann évoque des « pluies simenoniennes » (*Remonter la Marne*, 2013).

Stendhalien. – Allant plus loin qu'un simple renvoi au romancier ou à son œuvre, *stendhalien* peut signifier « qui évoque Stendhal, ses ouvrages, ses personnages » (*Trésor*, 1924). Par exemple, Mauriac, cité par le *Trésor*, me paraît aller au-delà d'un tel renvoi quand il écrit ceci : « J'imaginai des défis stendhaliens et me donnai jusqu'au soir pour lui adresser la parole » (*Le Nœud de vipères*).

11. Mauriac se réfère ici à la scène du *Rouge et Noir* dans laquelle Julien Sorel se donne un certain délai pour prendre la main de Madame de Rênal.

Superman. – Ce héros, créé par Jerry Siegel et Joe Shuster, apparaît dans une bande dessinée américaine en 1938. On le rencontre en française à partir de 1949, avec le sens soit de « type fantastique de personnage surhumain, doué d'une force colossale et de moyens extraordinaires », soit d'« homme supérieur, surhomme » (Robert).

Superwoman. – Superwoman est l'héroïne d'une bande dessinée américaine de 1943, due à Jerry Siegel et George Roussos. Elle passe dans notre langue en 1981, pour caractériser une « femme supérieure, douée de moyens exceptionnels » (Robert).

Tartarin. – Un *tartarin*, c'est un singe (*Trésor*, 1553) ! Mais ce n'est point cet ancêtre qui a donné son nom à un personnage hâbleur, fanfaron, c'est évidemment le héros de trois romans de Daudet. Le nom commun *tartarin* date de 1938, selon le *Trésor*, mais, curieusement, *tartarinade* est plus ancien et remonte, d'après le même dictionnaire, à 1894¹². *Tartarinesque* est lui aussi antérieur à *tartarin* (1936), cependant que *tartarinisme* est plus récent (1958) (*Trésor*).

Tartuffe. – Pour Littré, ce vocable, que l'on trouve également avec la graphie *tartufe*, vient de l'italien *tartufo* (truffe), que l'on rencontre dans un poème héroï-comique dû à Lippi¹³, avec le sens d'homme à l'esprit méchant. Pour le *Trésor*, notre mot apparaît pour la première fois en 1609¹⁴ sous la plume de Fusy¹⁵. Quoi qu'il en soit, c'est la pièce de Molière qui fait entrer *tartuffe* dans la langue courante, dès 1669, alors que la comédie est de 1664 (Robert, *Trésor*). Et *tartuffe* est bien présent dans le dictionnaire de Furetière (1690) : « Faux dévot et hypocrite. Molière a enrichi la langue de ce mot, par une excellente comédie à qui il a donné ce nom, dont le héros s'appelle ainsi. Elle est imitée d'une fort jolie nouvelle espagnole qui s'appelle Montufar¹⁶ ».

Quant aux dérivés, le plus ancien est sans conteste le verbe *tartuffier*, puisqu'il apparaît déjà dans la pièce de Molière, de façon isolée, avec la signification d'épouser Tartuffe. C'est ainsi que Dorine lance à Mariane : « Non, vous serez, ma foi ! tartuffée » (II, 3). Cette création s'inscrit dans le cadre de la réaction contre l'aversion que l'on éprouvait, à l'époque classique, à l'égard du néologisme, aversion qui a amené des auteurs à forger des « mots aventuriers », pour susciter le rire¹⁷. Notre verbe a acquis par la suite le sens de tromper, captiver, séduire ou encore faire le tartuffe (Littré, qui cite Madame de

12. Soit alors que Daudet est toujours en vie (1840-1897). Tartarin de Tarascon est de 1872.

13. Le poème est *Il Malignente racquistato*.

Lorenzo Lippi (1606-1664) était un peintre et poète florentin.

14. Ce qui rend impossible à un emprunt à Lippi, né en 1606 (v. la note précédente).

15. Antoine Fusy ou Fuzy (1565-1628) était un jésuite, professeur à la Sorbonne, auteur notamment, en 1609, de *Sur le mastigophore ou précurseur du zodiaque*. Le mastigophore était un officier de justice dans la Grèce antique.

16. J'avoue n'avoir rien trouvé sur ladite nouvelle.

17. F. Brunot, *Histoire de la langue française*, t. IV, p. 456 à 459. Vous trouverez *tartuffier* à la p. 457.

Séguigné : « Mais que pensez-vous qu'on voit chez moi ? des Provençaux ; ils m'ont tartuffié »).

Autres dérivés : *tartuffard* et *tartufferie* (*Trésor*, Robert, Littré). Pour ce dernier vocable, Robert nous donne un intéressant (on peut même le trouver d'actualité) passage de Balzac : « L'hypocrisie est, chez une nation, le dernier degré du vice. C'est donc faire acte de citoyen que de s'opposer à cette tartufferie, sous laquelle on couvre des débordements. »

Tarzan. – Héros du roman *Tarzan of the Apes*, publié en 1912 aux États-Unis par Edgar Rice Burroughs, Tarzan est passé dans la langue française vers 1935. Un *tarzan* est un « bel athlète », enseigne le *Trésor*, qui indique que le mot est familier et plaisant.

Tranche-montagne. – Très vieilli, ce substantif, qui désigne un fanfaron, figure dans le dictionnaire de l'Académie depuis 1835. Il vient d'un nom propre, Jehan Tranchemontaigne, qui apparaît dans un texte de 1389, où il est relevé par Delboulle¹⁸ (*Trésor*).

18. Achille Delboulle, professeur au lycée du Havre, philologue et lexicographe (1834-1905).

Voltaire. – Très prosaïquement, un *voltaire* est, par référence à un siège utilisé par le grand homme à la fin de sa vie, un « fauteuil à siège bas, à dossier élevé et légèrement renversé en arrière, qui date de la Restauration » (Robert, 1876). En revanche, l'adjectif *voltairien*, qui peut être pris substantivement, est sans rapport aucun avec le mobilier. Il signifie « qui adopte ou exprime l'incrédulité, l'anticléricisme et le scepticisme railleur de Voltaire » (Robert, vers 1755). *Voltairianisme* apparaît au début du XIXe siècle, avec le sens d'« esprit voltairien, sceptique et railleur » (Robert).

Pour conclure sur une note gourmande, demandons-nous si

le *saint-honoré* n'a pas été ainsi baptisé en l'honneur de Balzac. Hélas, il n'en est rien. Même s'il a été créé au XIX^e siècle, cet excellent gâteau, composé de pâte feuilletée croustillante, de choux et de crème, ne doit pas son nom à l'illustre romancier mais à la rue Saint-Honoré, à Paris, où était établi le pâtissier Chaboust, inventeur dudit dessert. Diantre ! Voilà qui m'a donné faim. On en reste donc là !

Lectures

Jean-Michel AUBEVERT, *Aux cimaises de l'aube*. Poésies. Illustrations de Joëlle Aubevert. Mont-Saint-Guibert : éd. Le Coudrier, 2025.

Le poète décédé en 2024 donnera bientôt son nom à un prix de poésie sur manuscrits anonymes. Le poète lauréat sera connu en 2026.

Ce sera lui rendre hommage car sa poésie mérite d'être lue, aimée et reconnue.

Sa compagne a décidé de lui consacrer un ouvrage, constitué de poèmes inédits, soit deux cent cinquante quatrains rimés et un sizain.

Dans sa disposition à l'italienne (élégante, souple), le livre nous découvre en deux sections (*Poème des simples* et *Je t'aime*) un ensemble où la nature et l'amour sont véritablement « aux cimaises » de son écriture.

On sait la légèreté du quatrain où l'essentiel est dit en peu de mots. L'auteur ici fait merveille avec ses trouvailles :

« À des fleurs d'égantier
Des roses de grand chemin
J'ai couru le sentier
Aux lignes de ta main »
(p.29)

« En toi, chère ange,
Emmailloté de voix
Comme au cocon de soie
Ondoie un refuge »
(p.90)

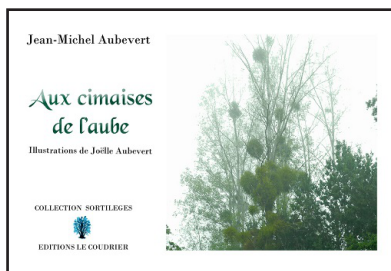
Sans cesse le poète privilégie les sonorités, les assonances, les allitérations, ce qui explique cette fluidité musicale des poèmes, nourris d'un regard cheminant, «respirant /d'un sentiment profond».

Parfois, la rareté d'un vocable vient coudre chez le lecteur une forte sensation du pouvoir des mots (messiers - estran - cavée - rédime).

Une fraîche sensualité parcourt le recueil, à l'ombre d'« avril », « aux gelées blanches », au bord « des rivages heureux ».

Ainsi s'expose librement l'amour pour une femme dans la jouissance d'une nature libre, ouverte, dans l'espace redéployé du poème.

Philippe Leuckx



**Romain BAERTSOEN, *Danse de la grue couronnée*.
Roman. Paris : éd. Genèse édition, 2025.**

Une saga rwandaise

Romain BAERTSOEN vient de publier *Danse de la grue couronnée* aux éditions Genèse à propos du Rwanda et de son histoire. Cette « saga », comme nous l'annonce l'éditeur, se construit à travers trois personnages féminins depuis 1893 jusqu'à l'orée du XXI^e siècle. L'auteur a travaillé comme économiste pendant quarante ans dans la coopération belge au Rwanda, au Burundi, au Vietnam. Il connaît donc cette histoire dont il a été témoin de plusieurs événements lors de plusieurs périodes.

Le 14 novembre 2002, Alice présenta son passeport belge à l'officier de l'immigration de l'aéroport de Kigali, puis elle descendit prudemment le long de l'escalier pour récupérer sa valise à la douane.

Alice remarqua que l'aéroport ne portait plus le nom de Grégoire Kayibanda, le premier président du Rwanda indépendant. Il s'appelait désormais « Kigali International Airport ».

Le roman-saga commence au début du XXI^e siècle quand une femme, en 2002 décide de retourner au Rwanda pour témoigner des atrocités du génocide commis par les extrémistes Hutus à l'encontre des Tutsis en 1994. Cette histoire continue à charrier autant de tragédies collectives que personnelles et le livre remonte dans sa continuité historique jusqu'à 1893, au temps de colonies allemande puis belge et de l'indépendance de 1962... Le livre, évidemment, commémore le trentenaire de la fin de ce génocide. Nous savons, par ailleurs,

que dans la région des Grands Lacs et des Mille Collines, les relations du Rwanda avec ses voisins (Burundi et Congo RDC) sont souvent tendues si ce n'est belliqueuses, même si des progrès diplomatiques apparaissent aujourd'hui.

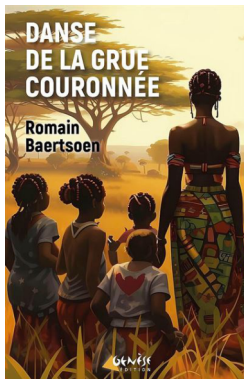
Dans ce roman, qui est plutôt un documentaire romancé, l'auteur nous donne mille et une informations historiques, culturelles, humaines sur ce pays et ses habitants tout au long de son histoire tumultueuse.

Danse de la grue couronnée est un livre utile et nécessaire pour celles et ceux qui souhaiteraient mieux comprendre encore ce qui s'est passé et se passe là, au centre de l'Afrique.

L'auteur n'omet évidemment pas les interventions des Casques bleus et les relations internationales et diplomatiques tendues de l'époque.

Danse de la grue couronnée mérite qu'on s'y attarde le temps d'une commémoration de la mémoire.

Daniel Simon



Carino BUCCIARELLI, *Une poignée de secondes*. Poésies. Photographies de Laurent Danloy. Paris : éd. L'herbe qui tremble, 2025.

De brefs poèmes – comme écrits selon le temps d'une poignée de secondes –, l'auteur poursuit sa quête romanesque, tissu de bizarreries, de fantastique glauque, de songeries singulières.

Comme à distance de son sujet, le poète rameute réflexions, constats, imageries d'un étrange concerté : ici l'exagération, le bizarre, l'incontrôlable prennent le pas sur la plus petite dose de réalité.

Nombre de poèmes s'assignent le devoir d'échapper au convenu, à l'attendu, au plausible. A rebours, « l'impossible » s'impose. Ainsi, le poète, très loin ou très près, élabore un univers de « créatures » auxquelles le lecteur ne peut guère s'identifier, où la morale la plus élémentaire est malmenée, où le réalisme se détruit à force d'images d'un autre monde, où toute supposition se voit niée, où toute réalité s'entoure d'un mystère épais, angoissant, âpre.

Bucciarelli, dont les proses étranges maîtrisent pareil concept du monde, décline sur plus de cent pages des fables sur notre humanité défaillante, loin du ronronnement d'une certaine poésie.

Michaux n'est pas loin, Kafka non plus, qui, massivement imprègnent l'univers de leur cadet et disciple où les yeux peuvent s'abandonner sur une table de nuit, l'humain se glisser sous un ongle, et le diable se cacher dans un tiroir.

Philippe Leuckx



Daniel CHARNEUX (texte) et Gérard ADAM (photographies), *L'illusion des certitudes*. Récit. Quaregnon : éd. Pyramides Noires, 2024.

À partir d'une petite quinzaine de photos en noir et blanc de Gérard Adam, le plasticien et photographe, Daniel Charneux a écrit un récit saisissant qui s'accorde à l'esprit des images.

La première photo figure de manière légèrement floue un escalier vu de haut.

Il avait gravi cahin-caha les degrés de l'escalier plongé dans la pénombre. Pas quatre à quatre comme jadis, non. Même pas deux à deux. Pas à pas, soutenu par la troisième jambe que lui avait prédite le sphinx.

On comprend que le personnage mis en scène, affecté d'une claudication, s'appuie sur une canne pour se déplacer. Il est aussi frappé d'une perturbation mentale ou/et visuelle qui estompe les contours des objets, des animaux et qui ne lui permet pas de percevoir clairement : voit-il bientôt un corbeau ou un merle, à moins que ce ne soit une corneille, un freux ?

Il lui semblait que tout se dissolvait, se demandait qui l'avait invité là, dans cette isba au milieu des bouleaux où il avait l'impression d'être venu autrefois, tout jeune, à peine un enfant, encore un bambin...

Non seulement les objets perdent de leurs contours mais les temps se brouillent aussi et font retour vers l'enfance du personnage, vers l'espace des souvenirs... C'est l'occasion de rappeler des objets fétiches de son passé, les chaussures fines Molières, les moufles de laine, le passe-montagne...

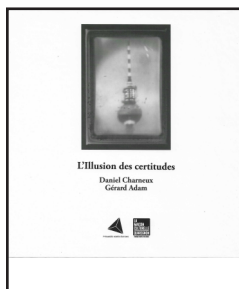
Des figures réapparaissent de même, comme sorties d'un album aux planches racornies : le forgeron, l'instituteur, une petite fille à laquelle il doit son premier baiser sur les lèvres mais aussi *les femmes qu'il avait aimées [...], les affidés qu'il avait trahis, les amis qu'il avait enterrés.*

Entre souvenirs de plus en plus enfouis, l'avancée se poursuit vers une issue dernière où le monde atomique se confond avec le cosmos. S'achève ainsi la marche sur l'ultime image d'une destinée, celle du visage d'un homme comme endormi.

Un album photos aux légendes qui racontent une vie au fil d'images spectrales remuant en nous des affects enfouis.

Du 18 novembre au 17 décembre 2022, à la Maison culturelle de Quaregnon, le photographe Gérard Adam et l'écrivain Daniel Charneux se sont rencontrés pour une exposition. Leur collaboration a commencé par l'intérêt de Daniel pour Marilyn Monroe dans son livre Norma, roman, qui a inspiré Gérard à réactiver son travail sur des mythologies américaines. Gérard a également présenté douze œuvres sous la thématique "L'illusion des certitudes", accompagnées de textes de Daniel.

Éric Allard



Jean-Marie CORBUSIER et Yves NAMUR, *L'écrit se creuse. Poésies.* Montpellier : éd. Méridianes, Collection Duo, 2025.

À partir d'une phrase de Paul Celan (empruntée pour le titre de ce recueil), Yves Namur et Jean-Marie Corbusier se sont livrés à l'exercice d'un recueil à quatre mains.

Vingt-six poèmes denses, élevés, chacun de la plume de l'un des auteurs, réunis dans une plaquette blanche raffinée (reliée à la main), se répondent. C'est bien plus qu'une conversation, les poèmes, complices, rebondissent entre eux, sur une idée, souvent sur un mot lancé par l'un et repris par l'autre, comme *mur, tomber, lèvres, feu, nœud, insaisissable*, etc.

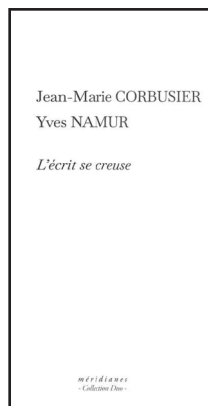
Chaque auteur, tout en gardant sa singularité, s'est accordé à l'autre dans la recherche d'une parfaite résonance. L'écriture devient espace partagé où les mots multiplient les échos, pour ne former qu'un tout, fluide et indivisible.

Le recueil se penche sur l'acte d'écrire, sur ces parois auxquelles il croit se heurter - murs blancs, page blanche, page non encore écrite, « mots rapiécés de silence » ... – mais qui sont aussi « rectangle sans limite ». L'écrit est à creuser sans relâche, toujours plus loin, à partir de « la faille comme origine / le souffle et l'obscur / nœud insaisissable ». Et, de texte en texte, de faille en faille, de silence en silence, le recueil va crescendo à la manière d'un chant, jusqu'au poème final, sorte de point d'orgue, accomplissement, « où l'écrit s'est creusé [...] voix pourtant si claire / dans la faille / qui n'attend désormais plus rien / si ce n'est la couronne /du silence ».

Insaisissable aussi

*ce qu'on ne dit pas – là
une bouche d'argile ouverte
muette avec le temps –
et ce qu'on dit – ici
un mot cerclé
de lèvres levées dans le ciel –
ô poème
toi qui viens sur la pointe
des pieds
viens
et creuse
(Yves Namur)*

*Oui
L'écrit se creuse
toujours plus loin
les mots qui s'ouvrent
attendre écouter
toute parole à venir
le pas le mot imaginés
la brèche muette du jour
(Jean-Marie Corbusier)*



Martine Rouhart

Photographie de Martine Regout.

Arnaud DELCORTE, *D'un cillement de ciel*. Poésies. Bruxelles : éd. du Grenier Jane Tony, coll. Les Chants de Jane n°44, 2025.

Voici un recueil d'Arnaud Delcorte, composé d'une quarantaine de poèmes, qui fait la part belle aux jeux de la mer et du soleil en racontant comment la grande nature, le paysage maritime composent avec notre vie intérieure par l'entremise des miroirs qu'ils nous tendent ! C'est le quarante-quatrième titre de la collection des *Chants de Jane* du Grenier Jane Tony.

Tercets, quatrains, quintils et poèmes brefs se succèdent comme autant de prises de vue, de texte, sur des instantanés de lumière, des moments de grâce *offerts aussitôt que repris* et qui se clôt sur trois belles proses poétiques, plus ténébreuses, comme à l'approche de la nuit obscure.

*Le jour progresse en saveurs
Les élégies de l'onde au miroir
Un déplacement de regard
Et nous pénétrons d'inouïes profondeurs*

On se trouve à Sète, Massalia, Aix... aux abords de la Méditerranée, de Mare Nostrum.

La sensualité fait partie intégrante des paysages. Les corps, la chair ici ne sont présents que par la métaphore, par *le moment où une main aborde la terre-chair*. La lumière, elle, est caressée, *le vent vient sur les lèvres* ; on fait *corps avec l'océan*, on respire *l'invitation des fonds marins*... Comme si le poète était en vacance d'un amour, s'oubliait ou se ressourçait là car il sait que :

*La promesse des anges
Est souvent échangée*

Contre une peau de chagrin

La mer est mémoire, elle baigne les moments qui la bordent. À la mer, l'espace et le temps sont ressoudés, ils coïncident à nouveau avec ceux de l'enfance.

*Ne croire au ciel qu'à déraison de l'âme
Et pourtant se pâmer toujours de ce bleu
Aux grandes aquarelles immuables*

Le poète fait provision de lieux du secret, de réservoir mémoriel, lui autorisant un retour à la jeunesse où *nu et sans attache*, il était *analphabète aux éléments*. Le recueil s'attache à la mer mais aussi bien au ciel qui est son envers, son reflet, avec lequel il dialogue à l'aide des couleurs et de l'intercession du vent. L'homme pris en étau entre ses deux foyers de lumière, ses deux infinités, est ramené à l'essentiel aussi bien qu'à l'éventail de ses possibles. Les lieux du voir sont ici privilégiés, retrouvés ; les lieux d'une vision éphémère, involontaire d'autant plus perçante, jusqu'à l'éblouissement.



*Des fonds marins
Respirer l'invitation
Ne plus souscrire à l'injonction des semblables
Naître à la présence de l'autre assoupi
Arrimé aux énigmes de profondeurs
Plonger jusqu'à l'obscur.*

Un recueil qui s'amarre au regard, alimentant les besoins de l'œil, un œil affamé d'immensité et de détails, pour voir et savoir. Pour plonger à l'intérieur de soi, respirer / demain en s'ouvrant encore à soi et à l'autre sur le seuil de l'à-venir.

Éric Allard

Claude DONNAY, *La dame de la combe*. Roman. Bruxelles : éd. M.E.O., 2025.

Le sixième roman du Dinantais, poète, romancier, revuiste, sent bon la nature vierge qui vient frôler, de ses herbes sauvages, bras et mains.

Le lecteur traverse ces pages lyriques aux personnages secrets, mère, fils, dans un village où se tissent rumeurs, mystères, feux étranges.

Dans l'univers d'une combe (rappelez-vous Pirotte), d'une cabane au fond des bois, avec Petrus le géant et son fils d'adoption, le petit Tom, c'est toute l'enfance brassée au houblon de l'imaginaire. Et Donnay en regorge, comme tout bon écrivain.

La littérature, chez Donnay le Mosan, c'est une littérature d'humus, de terre, de glaise, de forêt



profonde, de cabane refuge, d'où surgissent les usages de loin partagés, les rumeurs, les ancestrales méthodes du penser et de l'agir.

La dame, la mère, la sorcière, la folle, celle aux plantes, honnie, monstrueuse alors qu'elle souffre de honte, salie par des idiots sanguinaires des Feux de la Saint-Jean.

Elle et ses amours, Judith, le géant viking Petrus, et le fils qu'elle ne peut se résoudre à aimer.

Proche de Dhôtel, de Bouysse, de Giono, Donnay redonne des lettres de noblesse à la Nature, à ses créatures, âpres et précieuses.

La prose chez lui a quelque chose de la veine nourricière.

Elle nourrit les dons si parcimonieusement consentis ; elle innerve une société engluée dans ses affres de diabolisation de l'autre.

Philippe Leuckx

COLLECTIF, *Afin que l'ombre éclaire. Sur la poésie de Roland Ladrière*. Essais. Encres de Gabriel Belgeonne. Mont-de-Laval : éd. L'Atelier du Grand Tétrás, 2025.

L'Atelier du Grand Tétrás publie un livre magnifique (et superbement illustré) sur le poète Roland Ladrière, auteur de recueils, de livres d'artiste et de plusieurs traductions.

Un ouvrage collectif très riche qui met en évidence la voix singulière du poète, donnant des clés d'accès et de nouveaux éclairages sur sa poésie, dense et très travaillée.

Le livre contient des essais approfondis sur sa poésie et certains de ses écrits, des traductions de ses poèmes en anglais, néerlandais et espagnol, ainsi qu'une série de poèmes inédits de plumes amies, en hommage à Roland Ladrière.

*Dors sous les sables,
clé perdue de notre langue.
Le sens est sous le sens
que nul ne sait.
L'inimaginable parle.
L'icône des syllabes a des profondeurs d'or.*
(Roland Ladrière, *Aimer l'obscur*)



Avec les interventions de J. Alvarado-Migeot / B. Barnard / Y.J. Bouin / E. Brogniet / N. Caistor / Th.P. Clément / J.M. Corbusier / F. Debluë / A. Garcia-Garrido / E. Godo / S. Meurant / F. Migeot / A. Rothschild / P.Y. Soucy.

Martine Rouhart

**Béatrice LIBERT, *Voyages à perdre haleine*. Poésies.
Dessins de Kotimi. Caen : éd. Motus, coll. Pomme Pirate
Papillon, 2025.**

Trente poèmes pour apprendre à voyager à travers les mots, à travers les mondes.

La poète Libert écrit pour adultes et enfants. Ses textes, ici, s'adressent en priorité aux enfants amateurs de poésie.

Sans recourir à la rime ni aux poncifs du genre, Béatrice Libert remue ciel et terre, au sens exact des termes pour faire s'évader, voler, les pauvres ancrés au sol : murs, fenêtres, portes, réverbères. Les voilà sommés de voyager, de libérer leurs amarres, de « partir en croisière ».

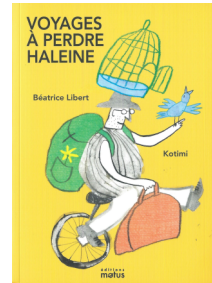
Les mots ainsi se jouent de la loi de la gravité pour alléger petits et grands rivaux à la terre.

Bourlinguer, migrer, courir, embarquer sont les clefs de ces voyages qui titillent l'imagination :

Qui plus qu'une porte d'appartement aimerait prendre des vacances à la plage ?

*Plus voyageuse que l'ombre
tu connais ?*

*Je suis sur les rotules,
geignait l'antique voie romaine.*



Sans tomber dans la naïveté ronronnante, ces poèmes éveillent à la fraîcheur des dépaysements : prenons les mots comme des outils de déplacement.

Philippe Leuckx

Nadine MONFILS, *Les fleurs du crime de Monsieur Baudelaire, tome 1 : La femme sans tête*. Roman. Paris, éd. Verso, 2025.

« On ne meurt que par manque de rêves »

On aurait tort de réduire ce nouvel opus de Nadine Monfils à un projet narratif ordinaire (l'auteure nous a éduqués à déconstruire nos certitudes...)

La prise en charge des faits consignés est à la fois plus complexe, ambivalente et toute voisine d'une continuelle réinvention. De fait, *Les fleurs du crime de Monsieur Baudelaire* attestent une polyvalence textuelle permanente, glissant volontiers du dessein premier à une inventivité de tous les instants. Le seul nom de Baudelaire active les plus folles incursions du poète et de son exégète dans les quartiers obscurs (parfois interdits) de sa trouble identité.

En risquant il y a peu *Les enquêtes de Magritte et Georgette*, Nadine Monfils ne pouvait qu'interroger une fois de plus (et avec plus d'insistance encore), une écriture inscrite dans ses icônes de prédilection (en se réservant parfois l'intitulé métaphorique que sa *vis poetica* lui inspire).

On dépouillera donc (et avec une application soutenue) le bouquet sulfureux tendu au lecteur par l'analyste des *Fleurs du crime*. Et le produit ne laisse pas de nous charmer. Certes, l'auteure accueille avec bienveillance et empathie le poète des *Fleurs du mal* qui l'interpelle (la séduit) peu ou prou, non sans s'être subtilement glissé dans son musée imaginaire.

En réalité, comme la prose de Monfils l'y engage, le lecteur recourt à des modes de lecture diversifiés et audacieux. Bien au-delà de l'argument qui le requiert et fort de son approche réflexive, il réserve sa plus vive attention à l'identité écriture-objet.

Nadine Monfils ne se distancie guère de la fiction qu'elle conduit. Bien au contraire, elle s'immerge dans le récit et se meut spécifiquement dans les épisodes clivants qu'elle gère et contrôle avec une rare habileté.

Dans l'un ou l'autre passages de l'intrigue, ces sulfureuses *Fleurs du crime de Monsieur Baudelaire* attestent la présence active d'une exégète attentive ; elles rappellent à qui l'aurait oublié, que la présence muette du créateur des *Fleurs du mal* atteste *naturellement* « oserions-nous écrire viscéralement », sa propre trajectoire et le rapport au monde de la marge, de la nuit et de la dérive...

Nadine Monfils explore minutieusement un « vivier » créatif commun où se répondent les voix afférant au milieu judiciaire. « *Mes enquêtes sont le fruit de mon imagination* », dit-elle, allant même jusqu'à poursuivre : « *Il m'arrivera même de déplacer des indices pour vous aider à trouver des pistes, ou vous embrouiller... J'adore jouer !* » avance-t-elle... On la sent par ailleurs proche (observatrice, voire complice à certains égards) de Jeanne, comme elle peut l'être des différents acteurs de son récit.

L'écriture opte pour le « dire » du quotidien et accueille volontiers le propos de synthèse : « *L'homme le plus doux peut se transformer en assassin* » et reste sensible au propos d'humeur (y-compris l'injonction moralisatrice : « *Faire des frasques, ne jamais devenir raisonnable... Sinon on meurt.* » Nadine Monfils révèle, comme dans la plupart de ses écrits, un goût immodéré pour l'imagerie verbale. Une fois encore, on la retrouve soucieuse de provoquer la « surprise » et à cette fin, de cultiver l'imagerie lexicale, le paradoxe, le contre-sens, l'antonymie et le propos antiphrastique : « *En plus, ajouta Ratier, il vit avec une chauve-souris. C'est pas banal. Ce qui m'a frappé, c'est que cette bestiole me fait penser à lui. Elle est suspendue la tête en bas. Comme le Pendu dans les tarots.*

Baudelaire, c'est le Pendu. Il a un fil à la patte... »

Monfils privilégie l'art de la chute : « *Alors il s'échappe par la poésie.... Comme peu le font* » ; « *Le diable était partout et pourrait se déguiser en n'importe qui. Même en curé* »... Prioritairement, elle s'accorde aux impressions qui conduiront son écriture et viendront légitimer les impromptus du hasard.

En revanche, son approche préférentielle de l'imaginaire ne peut minoriser la conduite rigoureuse qu'elle accorde au réel. Lire la prose *policière* de Monfils, c'est entrer sans ambages dans le registre du quotidien (et renoncer derechef aux mutations fictionnelles) : « *la concierge attendait que le curé termine son bol de soupe. Ne pas accepter sa mixture était pire qu'un crime de lèse-majesté.* »

On appréciera le choix d'un registre inspiré par *l'humeur* du moment : « *Il l'entendit murmurer : - Qu'est-ce que t'as encore fait comme conneries, menneke ? Pas la peine de prendre un air innocent, elle savait et voyait tout* ». Soulignant dès que faire se peut l'ambiguïté des propos d'usage, voire l'entame d'un passage qui leur est dévolu, (leur présence conforte un évident souci de communication), Monfils use volontiers d'une écriture *caramélisée* et volontairement *rudimentaire* : « *Certains ont un chemin pavé de pétales de roses et d'autres marchent dans les ronces* ». De fait, elle nous renvoie au prime usage de la parole mais aussi, à la relation de la parole spontanée... L'exercice est redoutable et suppose la prise en compte de niveaux de langue divergents et complémentaires à la fois...

Nadine Monfils a fait son brouet de telles singularités linguistiques, et ses lecteurs lui en savent gré. Alliant les truismes, les phrases idiomatiques et les idiomes référentiels, elle s'attache à une « *corruption noble de l'expression* », convaincue, à n'en point douter, que l'écriture porte en elle son

propre remuement (il suffit de la lire pour s'en convaincre).

La conception du récit prévaut en elle et s'articule autour de visages disgracieux, de postures inquiétantes et d'actes prohibés (chacun d'eux étant susceptible de s'accorder à la parodie). Le choix thématique passe par des modes de composition (identifiables dans chacune des enquêtes publiées) en vue d'exhumer les accents libertaires de l'auteure.

Sans doute est-il opportun de rappeler que le corpus est déterminé par l'imminence des *humeurs d'écriture* (essentielles dans l'œuvre qui nous occupe), qui vont déterminer la suite du récit. Rien n'y est figé, tout est dans l'instantané, le connoté sensible, voire l'incise inattendue teintée d'une outrance amusée : « *Il régnait ici une atmosphère de tombeau dans lequel un cadavre en décomposition aurait porté le parfum ! Quelque chose comme l'eau de Cologne dont on asperge les mourants dans les hôpitaux. Mais les morts ne se parfument pas, si ?* » Une interrogation ultime qui prolonge le dialogue supposé entre auteur et lecteur. Plus avant, la posture familière et tendrement (cruellement) ironique qu'elle réserve à l'auteur des *Fleurs du Mal* : « *Mon cher Baudelaire, plus je plonge en vous, dans votre vie, vos passions, vos soucis de santé, vos descentes aux enfers et vos paradis artificiels, plus je vous aime.* » Immédiatement récusée : « *Je ne suis pas votre genre. Mais je vous sens perché sur mon épaule...* »

Nadine Monfils se détaille volontiers entre les lignes, ramenant à elle sa propre identité. Sans doute entend-elle s'accorder au label de l'entreprise et asseoir sa légitimité : « *Moi, la petite Belge insoumise, iconoclaste et espiègle...* » Par le biais de la fiction, la romancière ouvre opportunément son album intime et la dédire n'aurait aucun sens. Nadine Monfils s'est arrimée au récit qui la souligne et le projette dans l'inconnu. Il appartient au lecteur de ne pas s'y tromper : la

LECTURES

.....

verve fictionnelle ne peut occulter la profondeur de champ ni la nature même des interlocuteurs requis...

Sans oublier que les monstres sacrés défraient utilement (et depuis toujours) la chronique du quotidien pour exister.

Les fleurs du crime de Monsieur Baudelaire n'ont pas fini de parfumer nos terrasses et de porter plus avant l'inimaginable chaos de nos vies...

Monfils, porteuse de sens ? Je suis de ceux qui en acceptent l'augure...

Michel Joiret



Liliane SCHRAÛWEN, *Errances de nuit*. Poésies. Yvoir : éd. Bleu d'encre, 2024.

À l'aune de la mort souvent dépeinte et à l'adresse de nombreux destinataires, les poèmes de la nuit et de l'errance, à force de mots qui puissent offrir un peu de lumière et que la narratrice de ces textes tente de capturer, révèlent une expérience personnelle.

Le conditionnel souvent est convoqué, sorte de repli, de regret de jours meilleurs, d'un passé qui a filé, d'une enfance au pays là-bas.

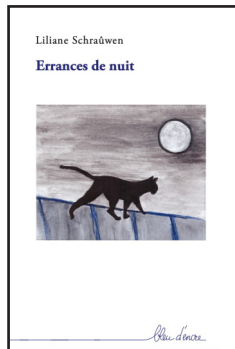
« j'aurais voulu mourir là-bas/ là-bas chez moi dans mon pays » (p.39)

Mais la nuit omniprésente fleurit la mort, « d'astres morts » dont « le sang coule sur les mains ».

La nécessité d'écrire, de voir partis les enfants, le désir « d'un autre monde » aiguissent ces textes, souvent noirs, « froids et brutaux », et le « vide infini ».

Celle qui se sent « étrangère » sait en poèmes très classiques exprimer une lente désespérance du monde.

Philippe Leuckx



Jean-Loup SEBAN, *La Belgailarde*. Poésies. Bruxelles : Chez Claude Van Loock éditeur, 2025.

Jean-Loup Seban est un dandy. C'est un titre qui lui va comme un gant. Il le revendique d'ailleurs avec instance.

Il est assurément un homme singulier, que l'on dirait sorti de la Légende dorée. Un homme qui par son extérieur se distingue du nombre. Éléphant jusqu'à la recherche, mais jamais extravagamment, causeur aisé, il se révèle conférencier agréable et spirituel ; pour l'essentiel écrivain de haut envol frotté au Paris qui l'a vu naître, sous l'égide d'Hausmann et de Marcel Proust.

Paris où il fréquente, et qui l'a récompensé de prix très prestigieux : Médaille d'Or du Rayonnement culturel et de la Renaissance française, Grand Prix international de Poésie francophone de la Société des Poètes et Artistes de France, Grand Prix de Poésie de la Société des Poètes français. Excusez du peu !

Sa conformité stricte à la versification n'empêche pas un grain d'ironie. Car Jean-Loup Seban est un homme raffiné.

Ce n'est pas à son sujet que l'on parlera de stérilité. Son œuvre est considérable. Indépendamment de ses écrits académiques (grand universitaire, il a professé notamment à Oxford et Princeton, où ses étudiants l'avaient surnommé par affectionnée admiration « Le Magnifique »), ses ouvrages purement littéraires, proses, poésies ressuscitées du vieux fonds antique, occupent tout un rayon de sa bibliothèque.

L'œuvre de JLS (pour les intimes) lui ressemble. Elle est précieuse, raffinée, secrète. Elle n'est pas d'un abord facile. On ne lit pas une de ses œuvres comme on ferait un roman à la vogue. Il y faut de la patience, de l'application, et cet amour des mots nouveaux propres à l'artisanat du Moyen-Âge. On est

récompensé de sa persévérance par un apport à jet continu de mots rares et d'autant plus surprenants pour la curiosité intellectuelle ; des mots inusités et d'autant plus cotés à la Bourse du gai savoir pédantesque.

Le sujet du petit livre qu'il nous offre se trouve tout entier résumé dans son titre à rallonge : « Illustration et singularités de la Gaule Belgique. Poëteries en l'honneur du Quint-centenaire de la mort de Jehan Le Maire de Belges ». C'est l'occasion, pour l'auteur, de mettre en évidence ses qualités fines d'érudit dans la célébration de toutes les gloires de Belgique, de Philippe de Bourgogne et Marguerite d'Autriche, jusqu'à Léopold Ier.

Tous les genres de la poésie classique se trouvent représentés : Chant royal, Ode, « Sonetto dantesco », (à Jehan Wauquelin), Ballade (au Trouvère fervestu), quarante-six stances en illustrations et singularités de la Gaule Belgique, enfin un Rondeau au Ménestrel patriote.

AU MÉNESTREL PATRIOTE

Rondeau

*La Belgique est une opulente mère ;
Toi, qui fus son Virgile et son Homère,
Au monde dévoilas, brave Anversois,
Non en latin mais en parler françois,
Que ton âme aimait, face à l'éphémère,
La Belgique.*

*Tu reçus, bel enfant, au baptistère
L'eau bénite et l'onction du mystère,
Pour louer d'une dévote voix
La Belgique.*

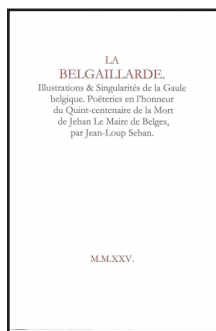
*Tout aède courtise la chimère ;
Il écoute l'artiste et la commère,
Les plaintes du paysan matois,
Le souffle d'Éole à l'ombre des bois,
Puis célèbre, au parvis du Magistère,
La Belgique.*

Enfin, en guise de signet, une adresse à Sa Majesté le Roy, sous forme de sonnet.

Jean-Loup Seban se définit comme chrétien et royaliste. Ce sont les deux faces d'une même médaille. Cependant la poésie ne prend pas parti. Elle n'est de la dextre ni de la senestre. Mais elle doit avoir de la sapidité. Ce petit recueil qui emprunte sa maxime à Jehan Lemaire de Belges, « De peu assez », n'en manque pas.

Donc, l'on dira que l'auteur est un poète sapide, butinant des rimes anciennes.

Marcel Detiège



Gaëtan SORTET, *Je suis né cette année-là*. Poésies. Angers, Editions de la Marge, 2025.

Voici un carnet de mariage singulier dû à la plume facétieuse de Gaëtan Sortet, fait main aux Éditions de *La Marge* à Angers !

Ce qu'on apprend de la mariée, c'est que sa mère est gentille et prépare bien la tarte Tatin (qui est comme le poème, précise le marié qui est poète). Ce qu'on sait de l'affaire en cours, c'est qu'il y a *un tiroir dans le polichinelle*, dans le cœur du narrateur, *un loup à crinière*, et, dans son corps, il y a « toi » (enfin, elle) car « il y a tout toujours » dans tout. Même si « rien naît sûr ».

Mais au fait, quand est né l'auteur ? Gaëtan Sortet est né le 15 janvier 1974, date dont je me souviens très bien car c'était le jour où, nous rappelle-t-on, Dalida a interprété pour la première fois *Gigi l'amoroso* à la télévision française. Dans le noir, il y avait donc, caché, le Gigi de la chanson, mais aussi Gaëtan, venu au jour à Namur. Cela dit, c'est à une autre année que se réfère le présent recueil...

Je lèche ta main.

Je regarde les photos de notre mariage.

Je ramasse le ciel qui était par terre.

Les poissons d'or dorment.

Je m'affine avec le temps.

Le Qi Gong me fait du bien. Je garde espoir.

Car ce poème est un des 69 textes ou aphorismes qui égrènent ce carnet où se mêlent la sensualité (*J'ai une meilleure vue / la tête entre tes jambes*) à la loufoquerie (*Je suis poète, j'appelle une pelle à épeler*) en une tresse verbale qui fait la marque de la poésie de Sortet. Une poésie empreinte

LECTURES

.....

de merveilleux et de fantaisie qu'il décline par ailleurs dans des vidéos, des performances scéniques, de la photo, des objets-arts, de l'artemot, qui tous justement jouent sur les mots.

Dans la pratique artistique et littéraire de Sortet, il ressort comme un pied de nez au monde, une tendresse masquant une colère retenue face à la déconnexion de l'humain par rapport aux valeurs essentielles. Chez lui, le cosmique se fond dans l'amour éperdu et la sensualité des corps.

Je les aime l'une et l'autre.

C'est soir de pleine lune.

Je regarde ta lune.

Avec aussi ce très beau *Tu me tombes nue des nues*. Du *Je suis à toi pour les vies* à *Célébrons l'Amour à outrance*, on sent le Breton de *L'amour fou*, de *L'union libre* ou encore des *Vases communicants* avec une récurrence des métaphores à caractère aquatique.

Dans le fond, le plaisir est profond. Chaud.

Tu viens à moi, je viens à toi.

Les vases communicants.

Inscrivez-vous vite sur la liste de mariage pour faire partie des invités permanents et assister aux noces de la poésie libre et de la joie de vivre, du réel et du rêve !

Éric Allard



Anne-Marielle Wilwerth, *La haute couture de l'infime*. Poésies. Yvoir : éd. Bleu d'encre, 2025.

Un recueil d'Anne-Marielle Wilwerth, c'est toujours un délicat travail d'orfèvre que l'on tient entre les mains, ici magnifiquement illustré par Marc Bergère.

Nous retrouvons les thèmes chers à la poétesse, creusés toujours un peu plus loin. Pas de « je », souvent du « nous » qui englobe l'humanité pensante, sa poésie touche à l'universel. L'infime, l'inachevé, le doute, l'indicible, l'ignoré, l'inespéré... ces choses intangibles situées aux cimes, sont depuis longtemps son plus haut paysage et, d'une façon ou d'une autre, font partie de nous et nous reliant.

Si l'on devine des failles, des angoisses, et tous ces espoirs que « l'on superpose » « par peur du grand vide », partout jaillissent des joies, parfois où on ne les attendait pas, fragiles mais toujours possibles. Ne suffit-il pas de « compter sur l'obéissance du temps / et ses leçons de bleu » ou de « solliciter les anges / lorsque l'on se trouve à l'angle/ des chutes » ?

L'ici et le maintenant sont sublimés, presque le but à atteindre. Il faut sans cesse y être attentif, « retenir entre ses doigts / cette lumière éthérée / où voltige l'ici », et il faut savoir les habiter, car « l'ici / vient repeupler les vides / et s'assurer que rien ne manque / ni autour / ni dedans ».

La poétesse (et nous tous, qu'elle rassemble avec tant d'évidence) trouve une consolation à l'inéluctable destin, tant dans la quête de l'essentiel – ouvrage de haute couture à remettre sans relâche sur le métier –, que dans la résilience : « Colorier l'envers / quand l'endroit / se rebelle »...

Pas un mot de trop pour dire l'immense, l'infini, « le vaste pays » ou « tous les hauts de l'infime ». Anne-Marielle relie, noue, dénoue, coud et découd les mots qui « ont leurs petites manies couturières / et nous habillent à la fois / de vertige et de lumière ». Elle joue avec les métaphores subtiles et avec les adjectifs qu'elle fait siens dans un style si reconnaissable, leur octroyant le premier rôle de sujet.

Et, bergère du silence..., elle laisse de la place à celui-ci ainsi qu'à la lenteur où puiser une sorte d'éternité, « tissant le temps en laine de silence ».

Les questions planent, plus importantes que les réponses.

« Comment faire avec l'écourté
à part suivre le chemin
qui mène
à la haute marée
du plus loin »

Martine Rouhart



Activités de nos membres

Du 5 au 7 août 2025, **Lionel Baland** a été invité à Varsovie en Pologne à l'occasion de l'entrée en fonction du nouveau président de la République de Pologne Karol Nawrocki.

Il est intervenu le 28 août sur TV Libertés à propos de l'interdiction de se présenter aux élections municipales qui frappe en Allemagne des candidats à l'élection directe de maires.

Début septembre, il a pris part au Forum économique à Karpacz en Pologne et y a animé un panel de discussion avec le politologue allemand et directeur académique de l'université de Brême Lothar Probst et le député polonais Michal Wawer.

Le 23 septembre, il est passé, avec l'historien belge David Engels, dans la matinale Ligne droite de Radio Courtoisie à propos de la volonté du chancelier allemand Friedrich Merz de réduire la protection sociale.

Le dernier numéro de la *Revue générale* (« Esprit de l'Europe, Europe de l'esprit ») a publié en juin l'article de **Daniel Charneux** consacré à « La pensée européenne de Pierre Hubermont ».

Le 21 septembre, l'auteur a participé à un hommage au poète dourois Raymond Choquet (1941-1966), ami de Marcel Moreau, suicidé à vingt-cinq ans.

Dans le cadre des rencontres Littéraires de l'Espace Art Gallery Bruxelles dont il est l'organisateur et présentateur responsable, **Thierry-Marie Delaunois** a accueilli le 26 septembre à 19 heures les écrivains **Pierre Ost** et Manuel Verlange.

ACTIVITÉS DE NOS MEMBRES

Pierre Ost y a présenté et dédié sa nouvelle publication *Lettres à Émile*, et Manuel Verlange *La lumière de la pluie sur son visage*.

Arnaud Delcorte était invité au Festival Voix Vives de Méditerranée à Sète, du 18 au 26 juillet 2025 - avec le soutien de Wallonie Bruxelles International - où il a pu mettre en avant ses deux derniers recueils *Outrebleu* et *Gandhara* à l'occasion de nombreuses rencontres littéraires.

Le lundi 1er septembre 2025, au théâtre Le Petit Chapeau rond rouge (Bruxelles), **Gaëtan Faucer** a animé un Livres en scène consacré à Stefan Zweig, accompagné de lectures de Morgane Piraux. Clara Inglese a ensuite présenté son livre *Linea Alba* (éd. Le Chat polaire), et Anne Duvivier son roman *Première folie* (éd. M.E.O).

Le lundi 6 octobre, il a animé une soirée «Autour de Colette».

Le roman *Salsa* de **Sylvie Godefroid** a été l'objet d'une lecture-spectacle le vendredi 19 septembre 2025 au théâtre Le Fou rire (Ixelles), avec Karin Clercq et Caty Thomas.

Martine Rouhart a dédié son recueil *En lieu clos* à la bibliothèque Charles Bertin (Rhodes-Saint-Genèse) le dimanche 12 octobre 2025.

Myriam Watthee-Delmotte a été interviewée à propos de ses deux derniers ouvrages (*Indemne. Où va Moby Dick* (éd. Actes Sud) et *La littérature, une réponse au désastre* (éditions de l'Académie Royale) sur RFC le 8 septembre 2025. Elle a par ailleurs présenté son roman *Indemne* le samedi 13 septembre à la librairie CFC (Bruxelles). La rencontre était animée par Axelle Thiry.



Remise des Prix de l'Association des Écrivains belges

C chaussée de Wavre, 150, 1050 Bruxelles

**Le mercredi 19 novembre 2025
18h**

Seront remis
les Prix Emma Martin, Hubert Krains, Gilles
Nelod, Delaby-Mourmaux et Geneviève
Grand'Ry

Intermède musical & poétique

assuré par

le guitariste Jean-Denis Tourneur
et
le poète Éric Brogniet

Verre de l'amitié & apéritif dînatoire



Réservation indispensable au 02/512.36.57 ou par mail à l'adresse a.e.b@skynet.be



Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

N° 55 | 4^{ème} TRIMESTRE 2025



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



AEB

CHAUSSÉE DE WAVRE, 150 - 1050 BRUXELLES

TÉL. : 02 512 36 57

COURRIEL : A.E.B@SKYNET.BE - IBAN BE64 0000 0922 0252

SITE INTERNET : WWW.ECRIVAINSBELGES.BE

SUIVEZ-NOUS SUR FACEBOOK

**ÉDITEUR RESPONSABLE: ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE
LANGUE FRANÇAISE**

**REVUE PUBLIÉE AVEC LE SOUTIEN DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-
BRUXELLES, DU FONDS DES LETTRES ET DE LA SABAM**

La revue Nos Lettres, publiée hors commerce, est réservée aux membres de l'AEB.